**Philippe Descola, *Être au monde* (débat avec Tim Ingold), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2014.**

Je suis parti sur le terrain pour étudier le rapport que le peuple Achuar entretenait avec la nature ; après quelques mois sur place, je me suis rendu compte qu’il était impossible d’appréhender ce peuple comme une société s’adaptant à un environnement. En effet, les relations quotidiennes entre les hommes, les femmes, les plantes, les animaux étaient pensées et vécues comme des relations de personne à personne, des relations avec des êtres que nous appelions « naturels » mais que ce peuple dotait d’une « âme » […]. Cette société percevait ces êtres « naturels » comme des partenaires plutôt que comme des ressources. Il me fallait donc remettre en cause l’idée d’une séparation nette entre nature et société, et chercher de nouveaux concepts qui permettraient de ne pas se référer aux catégories que l’Europe avait forgées pour objectiver son propre destin, sa propre trajectoire historique au cours des derniers siècles. Les concepts familiers que nous manipulons quotidiennement en Europe tels que « la société », « la nature », « la culture », « l’histoire », « l’art » ou « la civilisation » […] ne peuvent en aucun cas être projetés sur les civilisations différentes, car ils déforment la façon dont elles-mêmes se conçoivent et les manières qu’elles ont de *composer des mondes*. […] Composer un monde, ce n’est pas se faire une représentation d’un monde déjà présent dont il y aurait autant de visions, autant de représentations différentes que de cultures ; ce ne peut être une représentation de cet ordre car ce monde présent n’existe pas, il n’est nulle part et ne peut être décrit. Composer un monde, c’est une façon de percevoir, d’actualiser, de détecter (ou non) les qualités de notre environnement et les relations qu’y s’y créent. Par exemple […] le peuple Achuar considère les non-humains (les plantes, les animaux et parfois les objets) comme pourvus d’une « âme », c’est-à-dire d’une intériorité, une subjectivité, une capacité de communiquer, notamment lors des rêves. Les humains s’adressent à eux comme à des êtres de même nature et agissent sur leur subjectivité par des incantations. Cette perception est une particularité de l’animisme […] et est à l’inverse de celle que l’Europe adopte à partir du XVIIe siècle, qui provient d’un repérage des discontinuités : les naturalistes européens affirment que ce qui distingue l’humain du non-humain est précisément l’intériorité, la subjectivité, la réflexivité, le langage, la capacité symbolique…En revanche, du point de vue des caractéristiques physiques et matérielles, l’humain ne se distingue pas particulièrement des autres objets du monde puisqu’il est soumis aux mêmes lois, celles de la biologie, de la physique, de la chimie, etc. […] Ce naturalisme – le fait de postuler une continuité physique et une discontinuité morale entre les humains et les non-humains – est une façon parmi d’autres de repérer et d’actualiser des plis dans l’enveloppe du monde, ni meilleure ni pire d’un point de vue moral ou épistémique que l’ontologie animiste mais dont les conséquences ont affecté beaucoup plus de gens sur la planète, d’une part avec le développement des sciences positives que cette ontologie a rendu possible, d’autre part avec le saccage des ressources auxquelles une dissociation extrême entre la nature et les humains a pu conduire.